

citations sur tyrannie et tyrannicide (traduction française du texte disponible on line)

« Si un régime injuste est le fait d'un seul homme qui recherche dans le gouvernement ses propres avantages et non le bien de la multitude qui lui est soumise, on appelle un tel chef **tyran** ; ce mot exprime l'idée de **force** parce que le tyran opprime par la **puissance**, au lieu de gouverner par la **justice**. Chez les anciens on appelait tyrans tous les détenteurs du pouvoir. Si au contraire le régime injuste est le fait non d'un seul mais de plusieurs, pourvu qu'ils soient peu nombreux, on l'appelle *oligarchie*, c'est-à-dire domination du petit nombre ; il en est ainsi lorsque quelques hommes, forts de leurs richesses, oppriment le peuple, se distinguant du tyran par le seul fait qu'ils sont plusieurs. Mais si le gouvernement inique est exercé par beaucoup, on l'appelle *démocratie*, c'est-à-dire domination du peuple, quand, forte de sa multitude, la populace opprime les riches. Tout le peuple devient alors un seul tyran. »

« De même que le gouvernement d'un roi est excellent, le gouvernement d'un tyran est le pire de tous. *A la république [politia] s'oppose la démocratie [democratia]*, l'une et l'autre, comme il appert de ce que nous avons dit, étant le fait d'une collectivité ; à l'aristocratie, à son tour, l'oligarchie, l'une et l'autre étant le fait du petit nombre ; la monarchie, enfin s'oppose à la tyrannie, l'une et l'autre étant le fait d'un seul homme. Que la monarchie soit le meilleur régime, nous l'avons montré ci-dessus. Si donc au meilleur s'oppose le pire, il s'ensuit nécessairement que la tyrannie est ce qu'il y a de pire. »

« Donc, là où le gouvernement est juste, ce gouvernement est d'autant plus utile que sa direction a plus d'unité : ainsi la monarchie est meilleure que l'aristocratie et l'aristocratie que la *république [politia]*. Inversement, là où le gouvernement est injuste, ce gouvernement est d'autant plus nuisible que sa direction a plus d'unité. Ainsi donc, la tyrannie est plus nuisible que l'oligarchie, et l'oligarchie que la démocratie »

« De plus, le gouvernement devient **injuste** du fait que son chef dédaigne le **bien commun** de la multitude pour ne plus chercher que son **bien particulier**. Dès lors, plus il s'éloigne du bien commun et plus il est injuste. Or il s'éloigne davantage du bien commun dans l'oligarchie, où l'on recherche le bien d'un petit nombre, que dans la démocratie où l'on cherche le bien d'un grand nombre. Et il s'en éloigne encore davantage dans la tyrannie où l'on ne recherche que le bien d'un seul homme. Car le grand nombre est plus proche de la totalité que le petit nombre, et le petit nombre qu'un seul individu. **Le gouvernement tyrannique est donc le plus injuste** »

« C'est ce qu'on voit encore très clairement si l'on considère les maux qu'engendre la tyrannie : **le tyran recherche son bien privé au mépris du bien commun**. Par suite, il accable de diverses façons ses sujets, selon qu'il est en proie à diverses passions qui lui font convoiter certains biens. »

« Et le tyran ne se borne pas à accabler ses sujets dans les choses corporelles : il empêche jusqu'à leurs biens spirituels. Car ceux qui ambitionnent davantage de commander que de contribuer à l'intérêt général, paralysent tout essor chez leurs sujets ; toute supériorité chez ceux-ci leur donne le soupçon d'un préjudice causé à leur domination inique. Les tyrans **suspectent** les bons plus que les méchants ; et toujours la vertu d'autrui leur paraît redoutable. En conséquence, voici à quoi s'appliquent les efforts de tels tyrans : à étouffer chez leurs sujets l'éveil de cette grandeur d'âme, fruit de la vertu, qui les empêche de supporter leur

domination inique ; puis à empêcher entre ces sujets l'affermissement de tout lien d'amitié et la naissance de cette joie qu'engendrent les avantages réciproques de la **concorde** ; afin que, de la sorte, toute confiance mutuelle étant détruite, disparaisse la possibilité de tramer aucun complot contre leur oppression »

« Dans ce but, les tyrans sèment les **dissensions** et les alimentent lorsqu'elles naissent ; ils empêchent les manifestations qui peuvent **unir** les hommes : tels les noces et les festins et tout ce qui, de la même façon, engendre habituellement parmi les hommes l'amitié et la confiance. Les tyrans font encore effort pour que leurs sujets ne deviennent pas riches ou puissants. Car, **soupçonnant** chez leurs sujets la même malice qu'ils sentent en eux-mêmes, comme eux-mêmes se servent de leur puissance et de leur richesse, pour nuire, ils craignent pareillement de voir la puissance et les richesses de leurs sujets tourner à leur propre détriment. Aussi est-il dit du tyran dans Job, XV, 21 : *Un bourdonnement de terreur ne quitte pas ses oreilles et lorsque la paix règne autour de lui (c'est-à-dire lorsque personne ne cherche à lui faire du mal), il soupçonne toujours des pièges.* »

« Il en résulte que, les chefs qui devraient conduire leurs sujets à la vertu étant assez iniques pour haïr au contraire la vertu chez leurs sujets et empêcher ceux-ci de l'acquérir, on trouve **peu d'hommes vertueux sous la domination des tyrans.** »

« La considération de ces méfaits du tyran fait dire au roi Salomon, Prov. XXVIII, 12 : *Le règne des impies est une ruine pour les hommes*, c'est-à-dire que la méchanceté des tyrans éloigne les hommes de la pratique progressive des vertus. Il dit encore, XXIX, 2 : *Lorsque les impies ont saisi l'autorité, le peuple gémit, comme s'il était emmené en servitude* ; et encore, XXVIII, 28 : *Que les impies lèvent la tête, les hommes se cachent*, pour échapper à la cruauté des tyrans. Cela n'est pas étonnant, d'ailleurs, car **l'homme qui commande sans obéir à la raison mais en se laissant entraîner par sa passion ne diffère en rien de la bête**, ce qui fait dire à Salomon : *Un lion rugissant et un ours affamé, tel est le prince impie dominant sur le peuple appauvri* (Ibid. XXVIII, 15). C'est pourquoi les hommes se cachent des tyrans comme de bêtes cruelles et **cela revient au même, semble-t-il, d'être soumis à un tyran et exposé à une bête furieuse.** »

« Dans la monarchie, ou gouvernement d'un seul, résident le meilleur et le pire ; aussi la malice des tyrans rend-elle la dignité royale odieuse à bien des gens. Il est vrai que certains, dans leur appétit de gouvernement monarchique, en arrivent à la violence des tyrans et que beaucoup trop de chefs exercent la tyrannie sous prétexte de dignité royale. L'exemple de **l'État romain** le prouve clairement. »

« Mais les **Romains** se trouvant épuisés par des dissensions continuelles qui se développèrent jusqu'à devenir des guerres civiles, se virent arracher au cours de ces guerres cette même **liberté** qu'ils avaient si ardemment recherchée. Ils tombèrent alors au pouvoir des grands chefs militaires, qui dès le début ne voulurent point se faire appeler rois à cause de la haine que ce titre inspirait aux Romains. Certains de ces princes prirent un soin attentif du bien commun, à la manière des rois, et par leur zèle **l'État romain** s'accrut encore et maintint ce nouvel accroissement. Mais la plupart, se montrant tyranniques à l'égard de leurs sujets, mous et incapables, au contraire »

« Il y a donc deux périls menaçants : soit que, par crainte du tyran, on évite le meilleur gouvernement : la monarchie ; soit que, considérant ce danger, le pouvoir royal dégénère en tyrannie funeste. »

« En outre, on ne voit pas le gouvernement de plusieurs tourner à la tyrannie moins souvent que le gouvernement d'un seul, mais peut-être plus fréquemment. Car lorsque la discorde s'est élevée au cœur du gouvernement collectif, il arrive souvent que l'un des gouvernants, s'imposant à ses collègues, s'approprie le pouvoir sur la multitude ; conjoncture qu'on retrouvera facilement parmi les événements du passé. La plupart des gouvernements collectifs se sont terminés par la tyrannie ; c'est ce qui apparaît clairement dans l'exemple **de l'État romain** qui, ayant été longtemps administré par plusieurs magistrats, vit de ce fait naître en son sein des rivalités et des dissensions, puis des guerres civiles, et finit par tomber sous le joug des plus cruels tyrans. »

« En premier lieu, il est nécessaire que ceux à qui revient cet office élèvent à la royauté un homme de telle condition qu'il ait peu de chances de tomber dans la tyrannie. Aussi Samuel se confiant en la Providence divine pour l'établissement d'un roi, dit-il au premier livre des Rois, XIII, 14 : *le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur*. Ensuite le gouvernement royal doit être réglé de telle sorte qu'une fois le roi établi, toute occasion de tyrannie soit supprimée. En même temps, son pouvoir doit être encore assez tempéré pour ne pouvoir dégénérer facilement en tyrannie. Nous dirons plus loin comment cela peut se faire. Et enfin on doit s'occuper, au cas où le roi tomberait dans la tyrannie, de la manière d'y remédier. »

« Et d'abord, **s'il n'y a pas d'excès insupportable il vaut mieux tolérer pour un temps une tyrannie modérée que faire opposition au tyran et s'engager dans des dangers multiples, plus graves que la tyrannie elle-même**. En effet, il peut arriver que les opposants ne puissent prendre le dessus et que, par suite de cette provocation, le tyran sévisse avec plus de violence qu'auparavant. Si au contraire quelqu'un réussit à l'emporter sur le tyran, il s'ensuit le plus souvent de très graves dissensions parmi le peuple. Soit pendant l'insurrection, soit après l'expulsion du tyran, la multitude se divise en partis à propos de rétablissement du nouveau régime. Il peut arriver aussi que la multitude ayant chassé le tyran grâce à un meneur quelconque, celui-ci reçoive le pouvoir, s'empare de la tyrannie, et, craignant de souffrir ce que lui-même vient de faire à autrui, écrase ses sujets sous une servitude encore plus lourde que la première. C'est en effet **ce qui arrive habituellement dans la tyrannie, que la nouvelle soit plus accablante que l'ancienne, puisqu'elle n'abolit pas les charges anciennes et qu'elle-même, dans la malice de son cœur, s'ingénie à en trouver de nouvelles**. C'est pourquoi, tandis que tout le monde à Syracuse désirait la mort de Denys, une vieille femme priait sans cesse pour qu'il demeurât sain et sauf et survécût à elle-même. Lorsque le tyran en eût connaissance il lui demanda la raison d'une telle attitude. *« Lorsque j'étais jeune fille répondit-elle, nous avions un cruel tyran ; je désirais sa mort. Mais lorsqu'il fut tué, il en arriva un autre, un peu plus dur. Je songeais aussi à la fin de sa domination et, ce faisant, j'espérais beaucoup. Alors nous eûmes un troisième maître, — c'était toi, — beaucoup plus insupportable. J'en conclus que si tu étais renversé, celui qui te remplacerait serait encore pire ! »*

« Mais **si la tyrannie, dans son excès, devenait intolérable, suivant l'opinion de quelques-uns, il appartiendrait aux hommes courageux de tuer le tyran et de s'exposer à des périls mortels pour la libération du peuple** : nous trouvons un exemple du fait dans l'Ancien Testament [Juges IV, 15 et ss.]. Car un certain Aioth tua d'un coup de poignard dans la cuisse, Eglon, roi de Moab qui tenait le peuple de Dieu dans un pénible esclavage, et il devint juge d'Israël. Mais **cette conduite n'est pas conforme à la doctrine des Apôtres**. Saint Pierre, en effet, nous enseigne à être respectueusement soumis à nos maîtres, non seulement lorsqu'ils sont bons et modérés, mais même lorsqu'il est pénible de vivre avec eux. (I Petr. II, 18). »